



La violence des vents qui se sont abattus sur La Nouvelle-Orléans ont eu raison des arbres de Poydras Street, provoquant aussi des dégâts plus graves sur la côte du golfe du Mexique. Matthew Hinton/AFP

Gustav a fait plus de peur que de mal

ÉTATS-UNIS

L'ouragan s'est abattu avec moins de force que prévu et les digues de La Nouvelle-Orléans, vidée de ses habitants, ont semblé faire front.

De notre envoyé spécial en Louisiane

Non, ce ne sera pas « la tempête du siècle » que le maire de La Nouvelle-Orléans, Ray Nagin, avait brandie comme une menace. Gustav, annoncé de catégorie 4 (sur 5) avait beaucoup perdu de sa force quand l'œil de l'ouragan s'est abattu hier matin vers 9 h 30 (16 h 30 heure de Paris) sur Cocodrie, dans le pays cajun, à environ 120 km à l'ouest de la métropole. L'angle d'attaque était plus large mais moins violent que celui de Katrina.

Mais avec des vents de près de 180 km/heure, le pire était à craindre : en quelques minutes, les eaux de l'Industrial Canal atteignaient la hauteur des digues qui avaient été renforcées depuis le passage désastreux de Katrina, mais dont les travaux de 15 milliards de dollars sont loin d'être finis. Les précaires remparts allaient-ils céder comme en 2005, noyant le Ninth Ward et une partie de sa population (1 600 morts) ? C'est la question angoissée que posait l'animateur d'une station de radio locale : « *Après tout ce que nous avons entendu depuis trois ans sur ce qui avait été fait, dire que nous en sommes encore au même point...* »

Les vagues avaient déjà brisé les amarres de deux bateaux dans le canal. Mais un simple débordement des eaux, dont le niveau arrivait jusqu'aux genoux dans le Ninth Ward, n'aurait pas, sans rupture des digues, les conséquences tragiques de 2005 qui avaient inondé 80 % du territoire.

Une chose était certaine : elles ne feraient pas, dans le pire des cas, autant de dégâts humains. Car toutes les précautions avaient été prises pour faire évacuer la ville en temps utile. Cette fois, l'agence fédérale de la gestion des secours (Fema), dont les insuffisances furent tant décriées il y a trois ans, s'est montrée à la hauteur : « *Nous ne prévoyons pas de pertes en vies humaines, certainement pas comme ce que nous avons eue avec Katrina* », a déclaré à l'Associated Press le directeur adjoint Harvey E. Johnson. Quant à Said Karen Durham-Aguilera, directrice des travaux de consolidation des digues, elle ne s'attendait pas à « *des inondations majeures* ».

Une ville fantôme

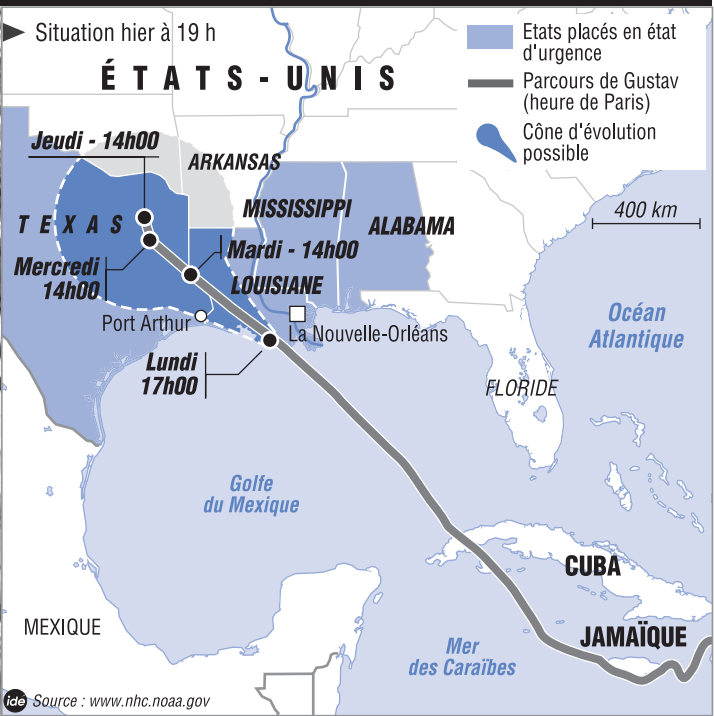
Dimanche, le maire Ray Nagin n'y était pas allé par quatre chemins pour forcer les 240 000 habitants à quitter les lieux où à rester chez eux : toute personne arrêtée sur la voie publique après le cou-

vre-feu, déclenché le soir même, serait « *directement conduite à la prison d'Angola* », le pénitencier tristement célèbre de la Louisiane.

Il a été entendu. Il ne restait hier que 10 000 personnes sur place dans une ville fantôme. Mais c'est toutes les zones côtières qui ont aussi évacué en prévision du léger changement de cap de Gustav vers l'ouest et le pays cajun. Selon le gouverneur Bobby Jindal, ce sont près de deux millions de Louisianais qui ont décidé de partir, de préférence vers le nord, soit 95 % des résidents situés en bordure du golfe du Mexique. L'exode était finalement plus important qu'en 2005, l'impact de Katrina ayant été géographiquement plus limité.

Il avait aussi commencé beaucoup plus tôt. Un couvre-feu avait été décrété dans toutes les agglomérations de la région sud jusqu'à la frontière texane. Et il était strictement appliqué : dès qu'un automobiliste sortait de l'autoroute 10 reliant Houston à

mardi 2 septembre 2008 **LE FIGARO**



La Nouvelle-Orléans, ne serait-ce que pour chercher de l'essence dans des stations pour la plupart fermées et aux vitres barricadées de planches, il était pris en chasse par une voiture de police et sommé de s'expliquer. Un journaliste était censé montrer patte blanche pour justifier sa présence sur les routes.

Des routes évidemment désertes, où l'on ne croisait que des défilés de cars munis de gyrophares et conduisant les « réfugiés » vers le Texas, prêt à en accueillir 45 000, selon le gouverneur Rick Perry, et des convois d'ambulance transportant des malades dans des lieux sûrs.

Contrairement à 2005, les gens, partis plus tôt, sont allés chercher refuge plus loin. La capitale Baton Rouge, qui avait été envahie par 60 000 réfugiés, avait connu « *une véritable pagaille* », se souvient le professeur Alain Levasseur. Cette fois, les centres d'accueil hébergent surtout des personnes nécessitant des soins médicaux. Chargé d'un « îlot de sécurité » par le consulat de France pour les quelque 150 résidents français de la région, Alain Levasseur n'avait reçu hier aucun appel au secours.

Le président Bush s'est félicité de la coordination des efforts de prévention, « *bien meilleure que pour Katrina* », entre les différents États de la région. On aura peut-être péché par excès de prudence et les résidents de La Nouvelle-Orléans devraient pouvoir regagner leur ville dans les 24 heures si tout va bien. Il faudra plus longtemps aux habitants des zones côtières, cette fois beaucoup plus touchées.

JEAN-LOUIS TURLIN

En images : Gustav sur les côtes américaines

Les candidats à la Maison-Blanche font assaut de solidarité

John McCain est privé du spectacle d'une convention réussie, mais il compte faire la démonstration qu'il place « le pays en premier ».

De notre envoyé spécial à Saint Paul (Minnesota)

CE QUE l'on ne peut éviter, il faut l'embrasser. Suivant cet adage, John McCain s'emploie à transformer la convention républicaine, qui devait mobiliser le parti sous sa bannière, en une démonstration de patriotisme dont il espère tirer profit.

Depuis qu'il a enrôlé Sarah Palin comme colistière, le candidat républicain est contraint de baisser d'un ton ses attaques sur « *l'expérience* » de Barack Obama. En revanche, l'ouragan Gustav colle à son slogan « *Le pays d'abord* », choisi comme thème de la convention de Saint Paul. Dimanche, il s'est rendu dans le Mississippi, mettant la convention en suspens jusqu'à nouvel ordre. Les festivités

prévues hier ont été annulées, une réunion de procédure étant seulement maintenue dans l'après-midi. La campagne a mis un charter à la disposition des délégués des États touchés par la tempête souhaitant retourner chez eux.

Le président George W. Bush et le vice-président Dick Cheney ont renoncé à se rendre à Saint Paul, ce qui n'est pas forcément un désavantage pour celui qui tente de se distinguer de l'Administration sortante. Le souvenir de l'ouragan Katrina a fait ressurgir des photos de 2005 montrant Bush en train de fêter l'anniversaire de McCain au moment où La Nouvelle-Orléans était engloutie sous les eaux.

Un style « présidentiel »

Dans un style qui se voulait « présidentiel », le sénateur de l'Arizona a appelé les membres de son parti à se mobiliser : « *Nous sommes confrontés à un grand défi national. Le moment commande que nous enlevions nos chapeaux*



Dans les locaux d'une association caritative de Waterville (Ohio), John McCain a participé hier au conditionnement de vivres. Reuters

de républicains pour coiffer nos chapeaux d'Américains. L'heure est à l'Amérique d'abord. » Il a déjà perdu une partie du bénéfice médiatique que promettaient quatre jours d'enthousiasme militant et d'attaques contre les démocrates. Mais il pourrait en sauver l'essentiel si l'ouragan continue à baisser d'intensité et provoque des dommages moindres que Katrina.

Barack Obama a emboité le pas à son rival, se faisant informer de la situation par le secrétaire à la Sécurité intérieure, Michael Chertoff, et les responsables locaux. À la demande du gouverneur de Louisiane, le républicain Bobby Jindal, il est intervenu sur les radios de La Nouvelle-Orléans pour encourager les habitants à partir. Il a aussi proposé d'activer sa base de données de deux millions de sympathisants, « *qui sont prêts à donner et à descendre dans le Sud si nécessaire* ».

La convention républicaine espérait faire aussi bien que celle

des démocrates pour propulser son candidat dans la dernière ligne droite de la campagne. Cet objectif est compromis, même si John McCain rehausse son image dans l'épreuve. « *Les événements ont conspiré contre nous*, dit Rick Davis, le directeur de sa campagne. *Nous n'avons pas le luxe de faire de la politique dans de telles circonstances.* »

PHILIPPE GÉLIE

À 17 ans, la fille de Sarah Paulin est enceinte

■ Bristol, la fille aînée de Sarah Palin, colistière de McCain, est enceinte. Un communiqué de l'équipe du candidat républicain précise que Bristol, âgée de 17 ans, va garder le bébé et épouser le futur père. Et fait part de la « fierté » des futurs grands-parents.

Quelque 100 000 déplacés de La Nouvelle-Orléans ont refait leur vie au Texas, où ils sont regardés avec méfiance.

De notre envoyée spéciale à Houston

EN LOUISIANE, on a coutume de dire que « *si la musique survit, l'esprit de La Nouvelle-Orléans survivra* ». À en juger par la résurgence des jazz-bands originaires de l'ancienne colonie française dans des bars de Houston, on se dit que l'âme de La Nouvelle-Orléans vibre ici. Il y a trois ans, 250 000 personnes, fuyant l'ouragan Katrina, avaient afflué vers cette grande

métropole du Texas, pour y former la plus importante communauté de réfugiés. On estime que 100 000 y sont restés. Les uns dans l'attente d'une reconstruction, les autres parce qu'ils ont commencé une nouvelle vie.

À l'époque, les habitants de Houston ont donné sans compter. Carl Lindahl, un débonnaire professeur d'université, distribue alors des vêtements aux évacués. Il est marqué par le récit d'un homme, un cinquantenaire maigrichon, pris au piège avec huit autres personnes par la montée des eaux. « *Quatre jours durant, il est sorti par la fenêtre du second étage, a nagé dans la boue, dévalisé l'épicerie, et ramené ce qu'il pouvait trouver à l'aide d'un*

harnais bricolé avec des cintres et des cordes, se souvent Carl. *Je m'attendais à trouver des victimes, j'ai trouvé des héros.* »

Avec un collègue, il décide de fournir des magnétophones à des survivants et les incite à recueillir les témoignages de leurs proches *. « *Ce dont ils avaient le plus besoin, c'était de raconter leur histoire* », explique-t-il.

Ostracisme

« *Ça m'a beaucoup aidé de me rendre compte que les gens survivaient à ça* », acquiesce Darrel Holness, un étudiant originaire du Panama qui a participé au projet. Lui avait fui avec de maigres bagages avant que l'ouragan ne frappe.

Il n'y retournera pas. « *Financièrement, c'est difficile, admet-il. J'ai dû payer des frais universitaires deux fois la même année. Et puis, ce n'est plus habitable.* »

Shari Smothers non plus ne rentrera pas à son domicile : elle n'en a plus. Quand elle est arrivée à Houston, elle ne connaissait personne. Elle s'est engagée dans le projet et, peu à peu, des liens se sont tissés avec d'autres habitants de sa ville d'origine. Pour elle, la catastrophe a été une renaissance. « *L'ouragan m'a libéré de mon ancienne ville* ». La secrétaire qui rêvait d'une autre vie dans une tour d'une compagnie pétrolière exhibe avec fierté un recueil de poèmes qu'elle vient de publier : *Pebbles in*

My Shoes (« Des cailloux dans mes chaussures »). Mais elle ne peut s'empêcher de songer à ses parents avec tristesse : « *En emportant leur maison, l'ouragan a pris trente années de leur vie. Et j'ai le sentiment que cela va leur prendre trente autres années pour reconstruire. Ils vivent aujourd'hui une vie de nomade, entre ici et là-bas.* »

Trois ans après Katrina, les choses ont changé. Les habitants de Houston, qui s'étaient montrés si accueillants, ont commencé à regarder ces étrangers d'un œil méfiant. Des voix se sont élevées pour réclamer leur départ. « *Le problème*, explique Carl, *c'est que dans l'esprit des gens, La Nouvelle-Orléans est associée à la criminalité.*

En réalité, les réfugiés sont ostracisés parce qu'ils s'expriment dans un argot différent, qu'ils sont facilement identifiables. »

Selon une étude de 2006, les deux tiers des habitants de Houston estimaient que le taux de criminalité avait augmenté à cause des réfugiés. Aujourd'hui, 7 sur 10 pensent que les accueillir a été « *une mauvaise chose pour la ville* ». La réalité est qu'il s'agit souvent de gens pauvres, noirs dans leur immense majorité (85 %), que l'exode a encore fragilisés. En Louisiane, il n'est pas rare que plusieurs générations vivent sous le même toit.

VALÉRIE SAMSON

* www.katrinaandrita.org